

## L'EMIGRATION MINORQUINE EN ALGERIE

Parmi les communautés de toutes origines venues s'installer en Algérie après la conquête de 1830, les éléments originaires de l'île de Minorque, ceux que l'on appelait communément là-bas les « Mahonnais », occupent une place tout à fait originale, et le rôle qu'ils ont joué dans la mise en valeur de la région algéroise a été déterminant, le village de Fort-de-l'Eau étant en quelque sorte le symbole de leur implantation et de leur réussite.

Si tous les Français d'Algérie, et plus particulièrement les Algérois, connaissaient bien les Mahonnais, par contre ils ignoraient en grande partie les circonstances de leur implantation en Algérie. D'où venaient-ils ? Pourquoi étaient-ils partis de leur terre natale ? Quand et comment s'étaient-ils installés dans la région algéroise ? Et quelle avait été l'importance de leur rôle dans la colonisation du pays ? Autant de questions auxquelles cet exposé va essayer de répondre, d'une manière forcément sommaire et incomplète tant le sujet est riche et nécessiterait de longs développements.

### **D'où venaient-ils ?**

Leur origine est Minorque. C'est l'île la plus orientale de l'archipel des Baléares. Elle est située à 240 km de Barcelone, à peu près à mi-chemin entre Marseille et Alger (400 et 360km). Ses dimensions sont modestes : moins de 50km d'est en ouest, environ 20km du nord au sud. Sa superficie atteint à peine 702 km<sup>2</sup> (à titre de comparaison, Majorque s'étend sur 3600 km<sup>2</sup>, et la Corse sur 8682 km<sup>2</sup>). L'île se partage en deux régions distinctes : au sud, le « Migjorn », bas plateau calcaire se terminant en falaises sur la mer ; au nord, la « Tramontana », région plus accidentée (point culminant de l'île, le Monte Toro atteint 358m.), plus humide aussi, au littoral rocheux et découpé, exposé de plein fouet au vent du nord, la tramontane. Au total, par ses dimensions et ses caractères physiques, une île aux ressources limitées, mais possédant néanmoins à ses deux extrémités de belles rades : à l'ouest, Ciutadella, l'ancienne capitale, et surtout, à l'est, Mahon, une des plus belles rades de la Méditerranée.

Pourtant, comme toutes les îles du bassin méditerranéen, Minorque possède un riche passé historique. Occupée dès la préhistoire, on y trouve des vestiges nombreux de la période proto-historique : ruines de monuments mégalithiques (talaiots, taulas, navetas), tantôt isolés (naveta d'Es Tudons), tantôt groupés en ensembles importants comme celui de Torralba d'en Salort.

L'île a connu ensuite les influences successives des grandes civilisations méditerranéennes antiques, les Phéniciens et les Romains, puis le passage des Vandales et des Byzantins, avant que n'arrivent les Arabes, dont l'occupation effective, après une période de simples razzias, durera du début du XI<sup>e</sup>s. jusqu'à la reconquête espagnole de 1287. Les Arabes expulsés, Minorque est alors repeuplée par des colons catalans.

La vie dans l'île restera longtemps difficile, et son peuplement réduit. A partir du XVI<sup>e</sup>s. surtout, elle connaîtra une période critique avec la menace permanente des pirates barbaresques. Les zones littorales sont alors à peu près abandonnées car trop exposées. Les villes elles-mêmes ne sont pas à l'abri : en septembre 1535, Mahon est prise et pillée. En août 1558 la capitale, Ciutadella, attaquée par une puissante flotte turque et 15.000 soldats, est prise après une héroïque résistance, dévastée, et sa population emmenée en esclavage.

Cette période difficile durera encore à travers tout le XVII<sup>e</sup>s.. Cependant l'île, malgré ses faibles ressources, attire de plus en plus les ambitions des puissances européennes en raison de son importance stratégique (en particulier l'existence de la magnifique rade de Mahon). Le XVIII<sup>e</sup>s. sera le siècle des occupations étrangères, anglaise surtout, mais aussi française (1757-1763), période marquée par de sensibles progrès démographiques et économiques. Minorque ne

redeviendra définitivement espagnole qu'en 1802 (traité d'Amiens 25 mars 1802), quelques années seulement avant la conquête de l'Algérie par les Français en 1830

### **Les causes de l'émigration.**

Pour comprendre ce qui s'est passé alors, il faut envisager la question sur un plan plus général. Il s'agit d'un phénomène de dimension européenne et non pas seulement local, phénomène lié à l'économie de l'époque, dite « d'ancien régime », économie de type « pré-industriel » basée sur la prépondérance de l'agriculture (qui occupe plus de 80% de la population).

Le grand problème est alors un problème de subsistance, lié à l'équilibre précaire entre une production vivrière (surtout céréalière) soumise aux aléas du climat, et une consommation qui, elle, peut augmenter avec l'évolution démographique. L'économie est donc à la merci de crises de subsistance, dues aux mauvaises récoltes, entraînant les disettes et une mortalité accrue. Cette situation se prolonge jusque dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>s. (crises de 1830 et de 1846-48).

Il faut rappeler aussi que la population européenne vit encore sous la menace de graves épidémies. En 1652, la peste fera 636 victimes dans la petite ville de Ciutadella.

Or en même temps, au XVIII<sup>e</sup>s. et surtout au début du XIX<sup>e</sup>s., on enregistre en Europe un accroissement démographique rapide, du surtout à une diminution de la mortalité, alors que la natalité se maintient à un niveau élevé, d'où déséquilibre et surpopulation. Dans ce cas, la solution est pour de nombreux européens l'émigration (ex. la massive émigration des Irlandais dans les années 1846-48, provoquée par la très grave crise liée à la maladie de la pomme de terre).

Minorque n'échappe pas à la règle, la situation étant même amplifiée par le phénomène d'insularité et d'isolement, avec des caractéristiques originales dues à son histoire

La population de l'île est longtemps restée réduite, jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup>s. En 1723 elle s'élevait à peine à 16.000 habitants, soit une densité de 23 hab. au km<sup>2</sup>. Mais le XVIII<sup>e</sup>s. va connaître d'importants changements avec la rupture de l'isolement insulaire due aux occupations étrangères, anglaise et temporairement française. On observe alors un essor économique sensible grâce au développement du commerce maritime favorisé par le libre-échange établi par les Anglais, en particulier le commerce du blé avec la Mer Noire.. De là la prospérité des ports minorquins, surtout Mahon. Cette activité maritime anime toute une série d'activités secondaires : construction navale, voilerie, charpenterie de marine etc...

En même temps s'observe un spectaculaire développement démographique. A la fin du XVIII<sup>e</sup>s., en 1790, l'île comptera plus de 32.000 habitants, La population aura donc doublé en moins d'un siècle (densité 46 hab. au km<sup>2</sup>).

Cette prospérité ne va pas sans crises passagères. Ainsi les mauvaises récoltes de la période 1766-68 entraînent une émigration vers la Floride, où subsiste encore aujourd'hui à San Augustine une colonie de descendants de Minorquins.

En 1802, Minorque retourne définitivement à l'Espagne. Ce retour marque la fin du libre commerce, le rétablissement de l'inscription maritime (« matricules de mar »), ce qui entraîne le départ de nombreux marins, surtout vers Gibraltar. Subsiste cependant encore un certain trafic commercial (céréales de Russie).

Mais l'essor démographique s'accroît. Si la natalité reste élevée, progressant même jusqu'en 1820, la mortalité diminue grâce à la baisse de la mortalité infantile, d'où un taux d'accroissement élevé. La décade 1816-1825 enregistre le plus fort taux d'accroissement naturel jamais atteint. Aussi comptera-t-on en 1830 près de 39.000 habitants, soit une densité de 55 hab. au km<sup>2</sup>. De là des problèmes sociaux déjà sérieux, dans un pays où existe un important prolétariat rural. Les structures sociales de Minorque sont en effet particulières : grande propriété (en 1860 plus de la moitié des terres appartiennent à seulement 28 propriétaires), divisée en

petites exploitations en fermage, utilisant de nombreux journaliers, main d'œuvre très instable et vulnérable.

1820 est une année décisive. Sous la pression des grands propriétaires céréaliers de Castille, le 6 septembre, le gouvernement espagnol décide l'interdiction du commerce des céréales, c'est-à-dire l'entrée des blés étrangers en Espagne. C'est un coup très dur pour l'économie minorquine car c'est la ruine de son commerce maritime, la ruine du trafic des ports, surtout Mahon, la ruine de tous les métiers liés à cette activité jusque là essentielle..

Il y a donc conjonction d'une importante poussée démographique et d'une grave diminution des ressources. L'excédent de main d'œuvre ne trouve pas à s'employer. Les salaires baissent alors que les prix ont tendance à augmenter. Toutes les catégories sociales sont touchées, en premier lieu le prolétariat rural. De solutions à la crise, il n'y en a guère. Il n'y a pas de nouvelles terres susceptibles d'être exploitées, pas d'industries à même d'utiliser cette main d'œuvre disponible. Aussi la misère se généralisera-t-elle, et ce sera la principale cause de l'émigration

Mais ce n'est pas là la seule cause. Un autre problème va au même moment se poser aux Minorquins, celui de la conscription. Jusque là, la population minorquine avait été régulièrement exemptée de la conscription. Mais en 1816, on astreint pour la première fois l'île au tirage au sort et en 1820 on exige la participation de l'île, marins et soldats, à l'expédition contre les colonies américaines révoltées. Pour ne pas partir, il y a deux moyens : payer un remplaçant (mais il faut en avoir les moyens, et la somme demandée est très élevée), ou alors être marié. Aussi 1820 va-t-elle être à Minorque « l'année des mariages ». On comptera 546 mariages cette année là, alors qu'en année moyenne leur nombre était de 280. Ainsi Ciutadella en comptera 113 (moyenne 50), Alaior 114 (moyenne 34), San Cristobal 21 (moyenne 8).

A ces causes essentielles de l'émigration on peut aussi ajouter des causes politiques (départ d'un certain nombre de libéraux)

En dehors de ces deux moyens, il ne reste qu'une possibilité pour échapper à la conscription, c'est l'émigration. Ainsi dès cette époque on observe des départs vers l'Amérique latine, l'Amérique du Nord, mais aussi vers les ports de la Méditerranée espagnole (Barcelone), ou autres (ports italiens, Malte, Marseille), et même l'Égypte, où en 1825 on compte 19 navires immatriculés à Minorque engagés par le pacha du pays.

A partir de 1830, avec la conquête de l'Algérie par les Français, se place un tournant décisif pour les Minorquins. Pendant les opérations de débarquement, la base arrière de la flotte française est Mahon. Les premiers éléments de main d'œuvre civile dont les Français auront besoin, ils les trouveront à Minorque. Au fur et à mesure du développement de l'occupation française, les départs vont se multiplier, souvent favorisés par la demande des autorités françaises. Dès cette époque donc, l'essentiel de l'émigration minorquine se dirige vers l'Algérie

### **Ampleur et caractères de l'émigration minorquine**

Pour un pays aussi petit et pour une population aussi modeste, cette ampleur est considérable. Alors qu'en 1830 la population avoisinait 40.000 habitants, elle ne comptera plus en 1845 que 30.170 habitants. Et cela malgré la persistance dans l'île d'un fort accroissement naturel.

Ainsi un rapport de la municipalité de Mahon daté de juin 1846 estime le nombre de départs depuis 1830 à 10.000 à 12.000 personnes. Le chancelier du Consulat Général d'Espagne à Alger, Truyol, dont les enquêtes sont précieuses, parle de 12.000 à 15.000 personnes. Pour le seul port de Ciutadella, les registres du vice-consulat de France comptabilisent plus de 4000 demandes de passeports pour la période 1834-42. Les listes de passagers de ce port pour l'Algérie, que nous avons pu répertorier, comptent plus de 4500 voyageurs pour la période 1832-1866. Nous ne possédons malheureusement pas les documents correspondants pour le port de Mahon, mais les chiffres sont fort probablement plus élevés. Il faudrait aussi ajouter les départs clandestins, dont nous ignorons l'importance. Par contre il faut tenir compte des retours à Minorque (surtout lors

de la crise de 1846) Mais au total on peut estimer que l'île a perdu pendant cette période environ le tiers de sa population, et cela malgré un taux d'accroissement naturel qui reste élevé. La ville la plus touchée est Mahon, dont la population passe de 17.750 habitants en 1830 à 9957 en 1846. A un degré moindre, toutes les localités ont perdu une partie de leur population, et rares sont les familles minorquines qui n'ont pas été touchées par cette émigration.

### **Caractères de l'émigration minorquine en Algérie**

- C'est une émigration de masse
- Elle touche toutes les localités de l'île
- Elle touche tous les groupes de la société : hommes, femmes et enfants de tous âges, Etat-civil, profession. On peut noter cependant que :
  - Elle montre une prépondérance des éléments de tranches d'âge de population active, hommes entre 15 et 59 ans, mais surtout de 15 à 19 ans, avec le problème de la conscription.
  - Elle concerne de nombreux couples, des familles entières avec de nombreux enfants (cf. les listes de passagers et les demandes de passeport)
  - Toutes les professions sont représentées, avec une nette prépondérance des agriculteurs (70%) : laboureurs, journaliers, jardiniers. Le reste comprend des artisans (savetiers, menuisiers, manœuvres, tisserands, forgerons, tailleurs de pierre), et aussi des domestiques, en particulier les femmes, qui sont aussi couturières, lavandières. On compte aussi quelques commerçants (qui souvent font le va et vient entre Alger et Minorque), un certain nombre de marins et pêcheurs, et enfin quelques prêtres et religieux (cf. le Père Quintana, qui fut le premier organiste de la cathédrale d'Alger), ainsi que de rares avocats ou docteurs (cf. le docteur Moll).
  - Enfin, dernier caractère, cette émigration est le plus souvent définitive. Quelques personnes seulement sont reparties (en particulier lors de la crise de 1846). D'autres, après 1850, sont parfois venues arrondir leur pécule comme ouvriers saisonniers. Mais pour l'essentiel les Minorquins sont restés et ont su rapidement s'adapter et s'intégrer. Par ailleurs, après 1850, l'émigration se ralentit sensiblement et se tarit peu à peu, avec l'amélioration de la situation économique de l'île et l'implantation de nouvelles activités (industrie de la chaussure), permettant une diminution du chômage et une amélioration des salaires.

### **Les Minorquins en Algérie**

Nous avons vu que l'expédition française de 1830 avait utilisé le port de Mahon comme base arrière, et que les premiers civils à débarquer à Alger avaient été des Minorquins, utilisés d'abord pour des travaux dans la ville et au port, maçons, terrassiers, tailleurs de pierre, manœuvres. Mais très vite s'installent les premiers agriculteurs dans les environs immédiats de la ville, pour alimenter l'armée en produits frais (légumes etc...).

Pendant les premières années, jusqu'en 1835, cette émigration reste surtout masculine, et souvent temporaire, avec de fréquents retours dans l'île. Mais déjà arrivent des familles entières, comme le montre la liste des passagers du « Guerrero » en 1832, transportant 97 personnes dont 12 familles complètes, avec au total une cinquantaine d'enfants (ex. Bartomeu Juaneda, avec sa femme et ses huit enfants). Un recensement de 1833 fait état de 981 « mahonnais » à Alger, et une rue de la ville a pris le nom de rue de Mahon.

C'est très vite l'activité agricole qui l'emporte : sur le littoral, elle s'installe au Hamma dès 1831-1832, et s'étend vers le Ruisseau, de même qu'elle s'implante dans le secteur de Mustapha. Les Mahonnais sont pour la plupart des paysans, journaliers habitués à une existence difficile, aptes à s'adapter aux travaux les plus pénibles. Les propriétaires français les engagent comme ouvriers agricoles ou comme fermiers, et ils sont vite recherchés comme main d'œuvre car unanimement appréciés pour leur capacité de travail, leur sobriété et leur honnêteté.

Ainsi va commencer dès la fin de 1835 une seconde phase, dans laquelle l'émigration minorquine prend un caractère plus organisé, sous l'impulsion de quelques personnalités et avec l'appui de l'administration.

Parmi ces personnalités, un rôle particulièrement important a été tenu par le baron de Vialar. Originaire de Gaillac dans le Tarn, il avait été procureur royal à Epernay avant la révolution de 1830. Venu s'installer à Alger en 1832, il y acquiert plusieurs propriétés. En 1835, envoyé à Paris pour y exposer les réalisations des premiers colons au nom de la Société Coloniale, il s'arrête au passage à Mahon. Là, il rencontre un ami, Costa, secrétaire à la Police du Gouverneur de l'île. Les deux hommes conçoivent ensemble l'idée de l'organisation d'un réseau d'immigration vers l'Algérie. Costa se chargerait du recrutement et des négociations avec les autorités espagnoles, Vialar du transport et de l'installation en Algérie des immigrés.

A leur arrivée, les émigrés étaient répartis dans les domaines des propriétaires français. Parfois, ils perdaient la santé dans de durs travaux, comme l'assèchement des marais, et certains, malades, devaient être rapatriés. Mais pour le plus grand nombre les conditions n'étaient pas aussi mauvaises. Le baron de Vialar en engagea quelques-uns dans son domaine de Kouba, attribuant à chacun 8 ares de terres, 4 bœufs et 2 mules, et leur facilitant la construction d'une maison. D'autres furent engagés dans des domaines d'Hussein Dey, de Maison Carrée etc... Au bout de quelque temps, certains avaient suffisamment épargné pour acquérir une parcelle et devenir propriétaires. D'autres, restés fermiers, avaient pu faire quelques économies et disposer ainsi d'un petit capital en argent, bestiaux et outils.

La première importante concentration minorquine fut Hussein Dey, devenue rapidement une riche région de cultures maraîchères. Mais, bientôt, il fut de plus en plus difficile de trouver du travail. C'est alors que quelques minorquins, avec l'aide du maire d'Hussein Dey, sollicitèrent du gouvernement la concession de terres dans le secteur de Birkadem, en 1846. Devant les difficultés rencontrées, certains d'entre eux (Mateu Marquès, fermier chez M. Simon, maire d'Hussein Dey, et aussi Joan Fedelich et Joan Barber), s'adressèrent au baron de Vialar. Le 1<sup>er</sup> mars 1847, celui-ci adressa une demande au Ministre de la Guerre, réclamant la création d'un petit centre de peuplement à la Rassauta, dans le secteur de Fort de l'Eau. Il s'agissait d'un secteur en friche, couvert de broussailles et de marais (on y avait même donné la chasse à deux lions en 1845). Deux tentatives y avaient déjà échoué (celle d'un prince polonais, Mir Mirsky, et celle du comte Del Valle de San Juan en 1844).

Divers problèmes administratifs et financiers firent échouer ce projet. Mais dès l'année suivante, les minorquins renouvelèrent leur demande, avec comme porte-parole un de leurs compatriotes jouissant à Alger d'une grande réputation et d'une notable influence, le docteur Jaume Moll. Ce médecin minorquin avait été élève-interne à l'hôpital civil et militaire d'Alger de 1839 à 1841, avant de travailler auprès du bey de Tunis puis à Rome. Revenu à Alger, il fut un des fondateurs de la Société de Médecine. Son action fut décisive pendant l'épidémie de choléra d'Oran en 1849, et fut récompensée par une décoration du gouvernement. Il écrivit d'ailleurs un traité du « choléra morbide » dont j'ai retrouvé le manuscrit aux archives de Ciutadella. Il finit ses jours quelques années plus tard à la Nouvelle Orléans.

C'est lui qui prépara la liste des demandeurs de concessions, dont il prit la tête à titre symbolique. Après bien des délais, le 30 avril 1849, le Ministre de la Guerre autorisa le Préfet à attribuer des terres aux demandeurs. Nous possédons l'enquête administrative sur les candidats, datée du 14 mars 1849, qui fournit des renseignements précieux : noms, nombre d'enfants, lieu d'origine, moyens dont ils disposent. La plupart sont des fermiers d'Hussein Dey (Mateu Marquès, Joan Fedelich, Pere Vila, Dominique Capo). D'autres viennent de Kouba, en particulier fermiers du baron de Vialar (Antoine et Gabriel Alzina, Mathieu Camps), d'autres enfin d'El Biar, Bouzaréa, Birkadem. La plupart étaient déjà installés en Algérie depuis une dizaine d'années

Les premiers colons ont déjà commencé à défricher quand paraît le décret du 11 janvier 1850 fondant officiellement **Fort de l'Eau**. Nous disposons de la liste des premiers occupants (11 janvier et 17 juin 1851). Environ 500 ha de terres sont concédés à une cinquantaine de familles mahonnaises. Chacun des colons reçoit deux lots de terres, de un et de six ha., plus un lot de 26 ares pour la maison (6), et le jardin (20). Après un délai de trois mois pour prendre possession de la propriété, il avait six mois pour construire une habitation, et une période de deux ans pour mettre en valeur la totalité des terres labourables et planter au moins 25 arbres. Ces conditions remplies, il deviendrait propriétaire, contre une rente annuelle et perpétuelle sur la concession.

Les premiers travaux furent vite entrepris : construction des maisons, creusement de puits, et surtout défrichage de terres, alors couvertes d'épaisses broussailles, tâche accablante menée à bien grâce au courage, à l'exceptionnelle résistance des hommes, et à l'esprit d'entraide qui régnait parmi ces colons. En attendant les premières récoltes, les seules ressources étaient la production du charbon de bois, qu'on allait vendre ainsi que des fagots aux boulangers d'Alger, et aussi des cendres, utilisées par les ménagères pour leur lessive. On creusa les premiers puits, on installa des norias, on draina, on aménagea des canaux pour l'irrigation. En trois ou quatre ans, la région était transformée, tout le terrain était cultivé et en plein rendement. Ce résultat était d'autant plus remarquable que cette fondation avait coûté très peu à l'administration, à peine 7000 F. (moyenne pour une telle fondation, 40 à 50.000 F.).

Cette réussite incita l'administration à créer de nouveaux centres au delà de Fort de l'Eau malgré l'insalubrité de la région. Ces nouvelles fondations vont entraîner une forte participation de mahonnais, nombreux à solliciter de nouvelles concessions.. Un décret du 30 septembre 1853 crée **Rouïba**, dont le peuplement est là encore essentiellement mahonnais, 32 familles sur 33, seul français, le géomètre Charaud. On y retrouve des Bagur, Pons, Gener, Alzina, Orfila, Marquès, Bénéjam, Fornaris, Coll, Riera etc...Chaque colon recevait 13 ha de terres sèches et 50 ares irrigables. La mise en valeur est là aussi rapide. Rouïba deviendra commune de plein exercice le 22 août 1861.

A la même date est également fondé le centre d'**Aïn Taya**, avec ses annexes de Cap Matifou et d'Aïn Beïda. Aïn Taya dépendra d'abord administrativement de Rouïba avant de devenir commune de plein exercice en 1870. Là encore les mahonnais sont nombreux, à côté de français, et même de génois. Ainsi les familles Alzina, Bagur, Camps, Fedelich, Gomila, Pons, Vidal etc..

L'année suivante est créé le centre de **Réghaïa**, 31 concessions dont la moitié attribuées à des mahonnais. Puis en 1856 **l'Alma** où là aussi environ la moitié des 72 concessions sont attribuées à des Mahonnais, et à la fin 1856, **Rivet**, avec une majorité de mahonnais sur les 41 concessions prévues (on y retrouve des familles Camps, Coll, Gomila, Sintès, Moll, Piris etc..).

Pendant cette période, une place originale est occupée par le **Cap Matifou**. Ce ne sera pas une création de l'administration, mais une création privée, sur le domaine d'Haouch Ben Dali Bey, acheté d'abord par une Société en Participation pour le Commerce des immeubles, puis rachetée en 1836 par M.Malbos, homme d'affaires et spéculateur avisé. Ce M.Malbos laissa ce domaine en héritage à sa fille, comtesse de la Villegontier. Et c'est cette dernière qui aura l'idée de faire appel, pour mettre son domaine en valeur, à des colons mahonnais, en leur concédant des terres à rente perpétuelle. Ici, il n'y aura pas à l'origine création d'un village, mais seulement des fermes isolées, et il faudra attendre des années pour qu'un village prenne naissance. Le territoire sera plus tard rattaché administrativement à Aïn Taya. On y observera la même évolution et la même réussite que dans les autres centres. Cap Matifou ne deviendra commune de plein exercice que le 25 décembre 1920, avec les annexes de La Pérouse et Jean Bart.

Résultats de cette colonisation minoritaire : la région à l'est d'Alger a été mise en valeur en quelques années. Les mahonnais y ont obtenu quelques 300 concessions et y représentent la majorité de la population européenne. En même temps ont continué à se développer les exploitations des zones plus anciennement occupées : Hussein Dey, Kouba, Birmandreïs,

Birkadem, Saoula, El Biar, Bouzarea etc, où là encore les mahonnais ont joué un rôle essentiel. La valeur des terres y a rapidement progressé: de 30 F. l'hectare avant 1850, elle est passée à 600 F. l'hectare en à peine 5 ans, dans le secteur de la colonisation libre.

Que représente numériquement l'apport de l'élément minorquin en Algérie ? En 1888, le vice-consul d'Espagne à Alger, Truyol, établissait un rapport sur l'émigration minorquine. Il estimait pour la région algéroise le nombre de Mahonnais à plus de 11.000 : plus de 3000 à Alger, 1100 à Fort de l'Eau, 967 à Aïn Taya, 760 à Rouïba, 300 à Cap Matifou, 200 à Réghaïa, 240 à Rivet, 900 à Maison Carrée, 1160 à El Biar, 900 à Kouba, 1200 à Hussein Dey, plus d'autres groupes moins importants dans des villages comme Bouzarea, Birmandreïs, Birkadem, Saoula, Douéra, Ouled Fayet etc ..Pour comprendre l'importance de ces chiffres, il convient de rappeler la faible importance numérique de la population de l'île à cette époque, entre 30.000 et 40.000 personnes.

L'explication de cette réussite ? Elle apparaît très bien à la lecture du texte de Cauvin, paru en 1857, et cité en annexe (cf. note 1)

Cette population d'origine minorquine a constitué au début, surtout dans les campagnes, un milieu homogène, assez fermé, conservant ses traditions et sa langue, montrant une grande solidarité et aidant les nouveaux venus à s'intégrer. En même temps, ces mahonnais entretenaient de bonnes relations avec les français des villages et fermes du voisinage, relations néanmoins relativement limitées. Dans les villes où ils se rendaient pour leur commerce, ils avaient souvent leurs représentants et commercialisaient directement leurs produits. Dans les villes, les émigrants minorquins, ouvriers, commerçants etc.. surent s'intégrer plus rapidement, tout en conservant leurs liens de solidarité et leurs traditions.

Peu à peu cependant l'intégration se développa, grâce surtout au rôle de l'école publique, et aussi, après la loi de naturalisation automatique de 1889, par le service militaire. Les mariages mixtes, rares au début, deviennent plus fréquents. Ainsi les mahonnais se fondent-ils dans ce peuple « pied-noir » à la si forte personnalité, dont ils font partie intégrante. Les apports de leur île natale se sont presque taris, et les relations avec Minorque se sont peu à peu interrompues. Seules subsistent dans les familles quelques habitudes traditionnelles de la vie quotidienne, habitudes alimentaires entre autres, ainsi que parfois la langue, surtout dans les campagnes. La première guerre mondiale achève cette évolution. Et quand arrivera le grand exode de 1962, ces descendants de minorquins, devenus français à part entière, seront rapatriés en Métropole comme le reste de leurs compatriotes. Il n'y aura pratiquement pas de retours à Minorque ou en Espagne.

Par contre, chez beaucoup d'entre eux réapparaîtra l'intérêt pour l'île natale de leurs ancêtres, avec le désir de retrouver la trace de leurs racines. Depuis 1994, un monument, érigé près du sanctuaire du Monte Toro, haut lieu spirituel de Minorque, rappelle le souvenir de ces milliers de « mahonnais » émigrés en Algérie, afin que subsiste dans la mémoire de leurs descendants, la fierté de l'œuvre accomplie.

**Francis CURTES**  
**(Conférence Cercle Algérieniste de Toulouse 1993)**

**Note 1 : article d'Henri CAUVAIN dans « le Constitutionnel » du 15 juillet 1857**

J'ai entrepris de chercher les causes de l'essor rapide et merveilleux des villages mahonnais, et j'en ai trouvé deux principales. La première est la nature même de cette race, laquelle par ses qualités et aussi par ses défauts était prédestinée aux progrès de la colonisation. Ces qualités, nous les connaissons déjà ; le mahonnais est travailleur, exact, économe. Né sous un ciel si semblable à celui de l'Algérie, il s'acclimate facilement. Sa tempérance, de plus, le préserve des dangers. Elevé dans les principes chrétiens, très sincèrement pieux, il croit et espère... Les imperfections du caractère qu'on peut attribuer au mahonnais contribuent à accroître ses qualités

comme colon. Il est intéressé et avide d'acquérir. Tant mieux. L'intérêt de la propriété aiguise son intelligence et anime ses bras. Le désir de posséder apparaît à chaque instant dans ses paroles et dans ses actions...

Un élément précieux de réussite est l'assistance que se portent entre eux les mahonnais. Comme ils se marient aussi entre eux, les liens de parenté sont multiples. A défaut de sentiments familiaux, le seul titre de compatriote suffit. Un mahonnais qui après avoir été journalier aspire à devenir propriétaire ou colon n'est jamais en peine de trouver de l'argent... Ils savent s'aider mutuellement pour construire, pour le terrassement et pour tous les actes ou opérations de la vie coloniale. Ainsi les mahonnais, grâce à leurs vertus privées et sociales, sont des colons d'élite.

---



**Annexe 1 :**  
**Liste des passagers du « barco » El Guerrero**

Le 6 février 1832, est parti de Ciutadella à destination d'Alger le « barco » El Guerrero, capitaine Joan Stellato, avec les passagers suivants :

Pere MEDINA, avec sa femme et six enfants  
Jaume MOLL SABATER, avec sa femme Antonia POMAR et cinq enfants  
Sebastia SEGUI, avec sa femme Antonia SEGUI et cinq enfants  
Rafael BARCELO, célibataire  
Joan MELIA, avec deux enfants  
Jaume MARQUES, avec son fils Sebastia  
Rafael FEBRER, marié, journalier  
Joan TRIAY, avec sa femme Joana VILA et deux enfants  
Magdalena CORTES avec quatre enfants, Pere, Josep, Jaume et Catalina SALORD  
Jaume SALORD SERRA, mari et père des précédents  
Bartomeu PIRIS, marié  
Antoni TORRENT, avec sa femme Mariana JOVER et quatre enfants  
Pere VILA POMAR, célibataire  
Bartomeu JUANEDA, avec sa femme Francesca LLABRES et huit enfants  
Miquel SABATER, avec sa femme Magdalena ANGLADA et un enfant  
Joan PONS TORRENT, marié  
Sebastia SAURINA MESQUIDA, célibataire  
Joan BOSCH MERCADAL, marié  
Mateu SINTES, célibataire  
Pere CASASNOVAS, avec sa femme et deux enfants  
Joan SALORD, célibataire  
Joan SABATER, marié  
Andreu TORRES, marié  
Josep FERRER, célibataire  
Jeroni TORRENT, célibataire  
Joan JOVER PONS, célibataire  
Pere ANDREU CARRETERO, avec sa femme et six enfants  
Antoni PIRIS, avec sa femme et six enfants  
Miquel PIRIS, marié  
Josep PONS MERCADAL, célibataire  
Sebastia MARQUES, marié  
Cristofol ANGLADA, avec deux enfants  
Josep MOLL ANGLADA, célibataire  
Pere FERRER, célibataire  
Joan SASTRE, avec sa femme et deux enfants

Passagers venant de Marseille avec le même bateau :

Jacques PIGNOL  
Antoine RICHAUD  
François GUIBAL  
Louis SCHMIDT, avec sa femme  
Aimé FORNACHON, avec sa femme

## Annexe 2

### Liste des passagers du San Antonio.

Le 20 juillet 1841, le patron Francisco BAUSA, de la felouque San Antonio de 19 tonneaux, de Ciutadella à destination d'Alger, avec des pierres et du bétail, avec les passagers suivants :

Joan CAPO MARQUES, 27 ans, journalier, marié, avec sa mère Maria MARQUES, 49 ans

Maria QUINTANA VILA, 44 ans, veuve, avec son fils Llorenç BAGUR, 14 ans

Maria SALORD LLINA, 60 ans, avec ses enfants Francesc et Maria MARQUES, âgés de 16 ans et de 14 ans.

Josep GAUMES GONALONS, 18 ans, laboureur, célibataire

Andreu TORRES ANGLADA, 20 ans, journalier, avec sa femme Catalina SALORD, 19 ans

Gaspar GORRIAS PONS, 19 ans, journalier, célibataire

Josep PONS FIOL, 25 ans, journalier, célibataire

Margalida RIERA CATALA, 25 ans, mariée, avec sa sœur Anna, 18 ans

Josep CATALA TORRES, 33 ans, laboureur, célibataire

Agustin RIBOT BENEJAM, 19 ans, journalier, célibataire

Bartomeu PONS SIMO, 33 ans, laboureur, marié

Catalina CAPO PONS, 46 ans, veuve, avec cinq enfants : Margalida, 20 ans, Coloma, 13 ans, Catalina, 11 ans, Antonia, 8 ans et Joana, 3 ans, PONS CAPO

Joan LLITERAS FEMENIA, 29 ans, journalier, avec sa femme Joana BARCELO, 31 ans, et ses quatre enfants : Joan, 11 ans, Catalina, 5 ans, Magdalena, 3 ans et Antonia, 1 an

Josep PORTELLA MOLL, 17 ans, laboureur, célibataire

Miquel GOMILA PONS, 27 ans, journalier, avec sa femme Francesca TRIAY et deux enfants Miquel, 4 ans et Catalina, 2 ans

Antoni MASCARO BAGUR, 40 ans, journalier, avec sa femme Maria GOMILA et six enfants : Margalida, 14 ans, Antoni, 12 ans, Catalina, 9 ans, Miquel, 6 ans, Benet, 3 ans et Francesc, 1 an

Andreu MOLL PONS, 52 ans, laboureur, avec sa femme Antonia RIUDAVETS et deux enfants : Joana, 16 ans, et Joan, 12 ans

Magin SEGUI SASTRE, 47 ans, journalier, avec sa femme Margarita PONS et deux enfants, Maria, 7 ans et Joan, 4 ans

Gabriel MERCADAL SAURINA, 46 ans, marié

Jordi JOVER GENER, 47 ans, domestique, marié

Nicolas MESQUIDA ANDREU, 31 ans, journalier, célibataire

Miquel PONS FEMENIA, 29 ans, journalier, avec sa femme Maria GELABERT et deux enfants : Miquel, 3 ans, et Joan, 1 an

Jaume MOLL, avec cinq enfants

Josep RIERA GORNES, laboureur, avec sa femme Maria GAUMES et trois enfants : Maria, 9 ans, Josep, 4 ans, et Catalina, 2 ans

Josep PONS GUTIERES, 45 ans, laboureur, avec sa femme Margalida PONS

Joan BARCELO FULLANA, 40 ans, laboureur, célibataire

Jaume FEBRER JANER, 44 ans, laboureur, avec sa femme Martina SALORT et trois enfants Maria, 14 ans, Martina, 12 ans et Bernat, 7 ans

Antoni FLORIT BAGUR, avec sa femme Catalina SERRA, et une fille, Margalida, 8 mois

Bartomeu FLORIT CAPO, 18 ans, laboureur, célibataire

Bartomeu CAPO MARQUES, 17 ans, laboureur, célibataire

Damian GORNES CAPO, 17 ans, laboureur, célibataire

Antoni BAGUR SEGUI, 29 ans, journalier, avec sa femme Maria Anna BARCELO et trois enfants : Francesca, 6 ans, Catalina, 4 ans et Antoni, 2 ans  
Joana GORNES SERRA, 53 ans, veuve, avec sa fille Joana FLORIT, 23 ans  
Francesc MONSERRAT GOMILA, 25 ans, journalier, sa femme Magdalena MOLL et un fils, Josep, un an  
Francesca COLL FANER, 42 ans, blanchisseuse  
Miquel BAGUR PELLISER, 41 ans, laboureur, sa femme Agueda MASCARO, un enfant, Gabriel, 18 ans, et sa belle-mère Maria PONS  
Sebastia BENEJAM, 23 ans, laboureur, célibataire, avec sa sœur Catalina, 32 ans  
Maria PALLISER, 47 ans, veuve, avec quatre enfants : Llorenç, 27 ans, Beneta, 22 ans, Joana, 16 ans, et Maria, 12 ans, PONS PALLISER  
Gabriel MERCADAL FEBRER, 36 ans, journalier, avec sa femme Margarita PONS et cinq enfants : Domènec, 11 ans, Josep, 9 ans, Catalina, 5 ans, Gabriel, 3 ans et Joana, 1 an  
Antoni CAMPS PONS, 48 ans, journalier, avec sa femme Catalina BAGUR et quatre enfants Antoni, Catalina, Maria, Joana  
Escolastica PELEGRI POMAR, 46 ans, avec sa fille Maria CAPELLA, 28 ans, et sa perente Joana GONALONS  
Bartomeu MESQUIDA ORFILA, 28 ans, journalier, avec sa femme Joana GAUMES et une fille, Catalina  
Nicolas PONS GORNES, 18 ans, journalier, célibataire  
Joan SINTES PETRUS, 24 ans, laboureur, avec sa femme Isabel AMOROS et un enfant, Joan, un an  
Josefa FELIU, veuve, avec deux enfants, Sebastia et Esteve MOLL FELIU  
Bartomeu PONS, 54 ans, laboureur, sa femme Francesca MOLL et un enfant, Joan, 6 ans  
Jaume GOMILA PIRIS, 25 ans, journalier, célibataire  
Antoni GORNES GOMILA, 22 ans, journalier, célibataire  
Antoni SERRA MASANET, 25 ans, laboureur, célibataire  
Josep GONALONS BOLLO, 19 ans, journalier, célibataire  
Antoni BAGUR, 60 ans, avec sa fille Francesca SALAS, et cinq enfants : Maria, 28 ans, Antoni, 20 ans, Francesc, 16 ans, Francesca 12 ans, et Joana, 10 ans  
Jaume GENER SALORT, 25 ans, laboureur, avec sa femme Eulalia CAVALLER, deux enfants en bas âge et sa belle-mère Francesca CAVALLER  
Jaume MESQUIDA PONS, 50 ans, laboureur, avec sa femme Francesca BENEJAM, 44 ans, et cinq enfants, Francesca, 14 ans, Magdalena, 9 ans, Joana, 7 ans, Joan, 4 ans, et Miquel, 2 ans  
Josep POU GELABERT, 25 ans, journalier, sa femme Maria GENER et un fils, Joan, un an  
Joan SASTRE CAPELLA, 42 ans, laboureur, avec trois enfants, Margalida, 17 ans, Maria, 13 ans, et Antoni, 4 ans  
Francesc GORNES PIRIS, 17 ans, journalier, célibataire  
Joana VILA, 23 ans, mariée, avec un enfant, Joan MELIS VILA, 4 ans  
Esperanza FEBRER, 32 ans, veuve, boulangère, avec quatre enfants, Barbara, 10 ans, Margalida, 8 ans, Joan, 6 ans, et Rafael, 2 ans, TORRES FEBRER  
Joana GONALONS PALLISER, 48 ans, et son fils Llorenç ROTGER, 18 ans  
Andreu GORNES SINTES, 17 ans, laboureur, célibataire  
Francesca MESQUIDA ORFILA, 32 ans, de Ferreries, mariée, avec un enfant de trois ans  
Maria GALMES RIUDAVETS, 48 ans, veuve, blanchisseuse  
Joan CAMPS PONS, 45 ans, journalier, sa femme Maria GAUMES et quatre enfants, Antoni, 17 ans, Maria, 14 ans, Rita, 12 ans et Rafael, 6 ans  
Nicolas NIN LLUFRIU, 38 ans, laboureur, avec son fils Francesc, 11 ans  
Joan CARRETERO, avec son fils Francesc

